

Le renouveau de la contestation militante est un phénomène qui a donné lieu à un certain nombre de travaux universitaires, même si tous ces travaux ne s'accordent pas sur son début. Ainsi, si certains auteurs vont jusqu'à faire remonter le nouveau cycle de luttes contestataires à 1986¹, d'autres font démarrer ce renouveau aux années 1990², et en particulier aux grèves de novembre-décembre 1995. Nous avons pu noter que certains sociologues, travaillant sur les pratiques militantes semblaient orienter leurs analyses des pratiques du néomilitantisme vers la notion de *pragmatisme*. L'expression de « contestation pragmatique » apparaît chez Ivan Sainsaulieu dans *La Contestation pragmatique dans le syndicalisme autonome* en 2000³ et celle d'« idéalisme pragmatique » figure dans l'ouvrage *Militer aujourd'hui*⁴ de Spyros Franguiadakis, Jacques Ion et Pascal Viot paru en 2005. Parallèlement, nous pouvons remarquer l'intérêt que certains intellectuels contestataires semblent porter au pragmatisme philosophique comme élément de qualification des pratiques militantes contemporaines : c'est le cas d'Isabelle Stengers et Philippe Pignarre⁵ ou des membres de la revue *Multitudes*⁶.

Tout cela semble laisser penser qu'il existerait au sein du renouveau contestataire un esprit et des pratiques pragmatiques qu'il nous faudrait définir. Que désigne cette notion de « pragmatique » qu'utilisent aussi les militants quand ils s'expriment sur les actions qu'ils mènent⁷ ? Étymologiquement, la notion de pragmatisme renvoie en grec à ce qui est relatif aux affaires, au faire. Elle a d'abord un sens courant. Elle désigne le fait d'adapter les moyens à la situation en vue d'atteindre un but. L'adjectif pragmatique sert à qualifier une personne qui ne s'encombre pas trop de principes théoriques et qui fait de l'efficacité le critère principal de son action. De fait le pragmatique ne semble pas trop avoir d'idéologie et l'on peut ainsi constater que la droite

et les milieux d'affaires se targuent d'être « pragmatiques ». Ainsi N. Sarkozy est-il considéré comme un « pragmatique » par Bernard de la Villardière et Marion Claus dans un documentaire et même par le secrétaire général du syndicat Force ouvrière Jean-Claude Mailly⁸ dans un entretien de 2007. Il semblerait donc que le pragmatisme puisse être revendiqué aussi bien par la droite prônant le libéralisme économique que par les militants des gauches radicales. Mais s'agit-il dans ce cas-là du même pragmatisme ? S'agit-il même réellement de pragmatisme dans les deux cas ?

Le pragmatisme a aussi un sens philosophique. Il désigne un courant qui naît aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle et dont les principaux représentants classiques sont Charles Sanders Peirce (1839-1914), William James (1842-1910) et John Dewey (1859-1952). Le pragmatisme philosophique consiste selon Peirce à « considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet »⁹. Le critère de vérité d'une affirmation est donc examiné à l'aune de ses effets pratiques. Au début du XX^e siècle, la diffusion du pragmatisme par James en fait une philosophie à la mode. Mais, la version qu'en donne James fait bien souvent considérer le pragmatisme comme la philosophie des milieux d'affaires : « Le vrai consiste simplement dans ce qui est avantageux pour la pensée », « la vérité vit à crédit. Nos pensées et nos croyances passent comme monnaie ayant cours tant que rien ne les fait refuser, exactement comme les billets de banque, tant que personne ne les refuse. »¹⁰ Néanmoins, là aussi comme dans le militantisme contemporain, il existerait déjà des affinités entre les gauches radicales de l'époque et le pragmatisme : celles-ci se trouvent ainsi à l'œuvre entre le syndicalisme révolutionnaire du début du XX^e siècle et la philosophie pragmatiste. Pour le philosophe américain Sidney

Hook, élève de Dewey et proche du trotskysme, le syndicalisme révolutionnaire serait ainsi une forme de pragmatisme : « La pensée suivrait l'action et déduirait ses critères de validité des succès enregistrés. [...] La position entière finit par se jeter dans une variété erronée de pragmatisme jame-sien »¹¹.

Les sociologues qui utilisent la notion de pragmatisme pour qualifier le militantisme contemporain en donnent des définitions relativement convergentes. Cette tendance au pragmatisme des militants actuels est définie par Jacques Ion de la manière suivante : « Le slogan altermondialiste "Penser global, agir local" symbolise très bien cette donnée récente du militantisme en général : essayer de proposer un idéal et d'obtenir en même temps des résultats concrets et significatifs. C'est ce que j'appelle l'"idéalisme pragmatique" »¹². Le pragmatisme apparaît aussi comme une caractéristique du syndicalisme des militants du syndicat SUD-PTT. Selon Ivan Sainsaulieu, « la contestation pragmatique consiste à vouloir combler le fossé entre réforme et révolution pour trouver à utiliser au mieux les nouvelles ressources. [...] Le type de la contestation pragmatique s'applique à un champs plus large que celui du syndicalisme pour appréhender l'ensemble des mouvements sociopolitiques »¹³. Simon Luck, dans *Le Militantisme à Aarrg ! Paris* met aussi en avant l'existence d'un pragmatisme de ce groupe de jeunes militants altermondialistes (Apprentis agitateurs pour un réseau de résistance globale) : « Au contraire d'une idéologie guidant l'action, le groupe Aarrg ! était basé sur des actions servant de support à des constructions rhétoriques et argumentatives. [...] C'est là un trait marquant de l'engagement pragmatique, en cela qu'il est basé essentiellement sur des faits empiriques, qui lui fournissent à la fois l'élan (la réalisation d'actions) et l'occasion d'exprimer des conceptions morales ou politiques adap-

tées expressément à une situation et n'étant pas nécessairement transposables à une autre »¹⁴. Mise en avant de l'action, remise en cause des dualismes entre l'idéal et le réel, voilà quelles seraient, entre autres, les caractéristiques du pragmatisme associé au renouveau contestataire.

Ces traits se rejoignent dans le souci de rechercher une efficacité immédiate, de ne pas attendre une hypothétique révolution pour obtenir des résultats. Mais alors le risque n'est-il pas de renoncer en définitive à tout changement radical de l'ordre social existant ?

En effet, le terme *radical* désigne étymologiquement « à la racine de ». Un militantisme radical le serait alors dans deux sens. D'une part, il le serait parce qu'il s'attaque à la racine, au principe, de l'inégalité sociale. D'autre part, il le serait dans ses conséquences, dans la mesure où il entend transformer l'ensemble de l'organisation sociale et non pas simplement l'aménager.

Mais dans ce cas, il semble bien qu'il y ait incompatibilité entre la radicalité et le pragmatisme. En effet, la radicalité semble supposer de ne pas aménager ses principes en fonction de la situation. On peut penser que si on commence à transiger avec les principes et les fins qui orientent l'action militante radicale, alors le militant de la gauche radicale risque de se « droitiser », de verser dans un « réformisme » qui abandonnerait l'horizon révolutionnaire. Mais à l'inverse, le militant radical ne s'avère-t-il pas incapable de s'adapter à la réalité et de proposer des améliorations immédiates et efficaces ?

Ainsi on peut penser que le militant pragmatique contemporain est, par rapport au militant gauchiste de la première partie des années 1970, plus soucieux des améliorations concrètes plutôt que d'hypothétiques ruptures révolutionnaires, plus attentif à la situation qu'à l'application de préceptes et de dogmes idéologiques écrits pendant ou

à la lumière de la révolution russe de 1917. Néanmoins, si tout cela semble présenter des avantages, cela ne conduit-il pas à renoncer à l'horizon d'une transformation générale de l'ordre social et donc au projet d'une émancipation globale ? C'est pourquoi il nous apparaît important de s'interroger sur la possibilité d'être à la fois radical *et* pragmatique.

Nous allons montrer dans un premier temps que la question des rapports entre radicalité et pragmatisme n'est pas nouvelle dans les gauches radicales, même si elle ne s'est pas posée explicitement dans ces termes. Pour cela, nous isolerons trois controverses ou oppositions principales. La première est celle qui sépare Proudhon (1809-1865) et Marx (1818-1883) ou plus exactement les mutualistes et les collectivistes. Nous proposerons ensuite d'analyser ce qui oppose le syndicalisme révolutionnaire français de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles et les positions de Lénine (1870-1924). Enfin, nous présenterons la controverse qui a animé un échange entre Trotsky (1879-1940) et le philosophe pragmatiste John Dewey.

Dans un deuxième temps, nous essaierons de mettre en évidence les éléments qui remettent en cause cette apparente opposition entre radicalité et pragmatisme. Pour cela, nous exposerons ce que peut vouloir dire être radical aujourd'hui. Enfin, nous essaierons de mettre en évidence les traits du militantisme radical et pragmatique aujourd'hui.